

Caminando En marche!



Elsa Merma Ccahua : porte-parole des Andes péruviennes face à l'extractivisme et l'invisibilisation

Pamela Moya Carrera

Volume 35, Number 2, 2021

Femmes, pandémie et luttes pour le territoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97508ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Comité pour les droits humains en Amérique latine (CDHAL)

ISSN

1490-0661 (print)

2563-6464 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Moya Carrera, P. (2021). Elsa Merma Ccahua : porte-parole des Andes péruviennes face à l'extractivisme et l'invisibilisation. *Caminando / En marche!*, 35(2), 52–55.

Tous droits réservés © Comité pour les droits humains en Amérique latine, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Elsa Merma Ccahua: porte-parole des Andes péruviennes face à l'extractivisme et l'invisibilisation¹

Par Pamela Moya Carrera

Traduction par Alexandre Maheux Diaz

Elsa se définit avant tout comme une défenseure. Née dans la province d'Espinar, à Cuzco (Pérou), elle a récemment été élue présidente de l'Association des femmes défenseures du territoire et de la culture K'ana, peuple situé au sud du pays. Elsa profite des premières minutes de l'entrevue pour remercier la communauté qui l'a humblement et spontanément élue : « Merci pour la confiance de ma base électorale, les femmes défenseures », dit-elle, la voix sereine.

Elsa est agricultrice dans la *chakra*². Elle fait aussi de la radio et elle promeut les processus organisationnels des femmes dans sa communauté. Bien que la liste de ses activités puisse paraître épuisante, la voix d'Elsa se fait entendre de façon infatigable, telle une voix renforcée par les vents des Andes. « Nous sommes à une altitude de 4000 mètres au-dessus du niveau de la mer, mais nous continuons à travailler. Nous cultivons des pommes de terre tout comme des céréales. Nous produisons du quinoa, des denrées alimentaires très importantes. Nous élevons également notre propre bétail ».

La radio comme stratégie d'autodéfense identitaire

La dirigeante autochtone explique la décision tout à fait réfléchie d'occuper l'espace public en tant que femme autochtone K'ana, une position difficile à assumer en Amérique latine, surtout dans un Pérou qui a laissé libre cours à l'exploitation minière intensive pendant près de vingt ans. Pour elle

et les femmes de son village, la radio est devenue un outil essentiel dans la lutte contre l'extractivisme minier et contre la précarisation infligée par l'État péruvien.

Lorsque Elsa nous parle de son travail à la radio, elle met surtout l'accent sur la défense des droits. À ses yeux, cette mission consiste à faire connaître « des événements qui se produisent au niveau local, régional, national, et même international, notamment en matière de droits humains ». La clarté de ses propos résonne dans l'esprit des gens qui l'écoutent. Elsa appartient à la nation K'ana, une population quechuaphone de la région d'Espinar, où de nombreux projets d'extraction minière affectent profondément les habitant·e·s de la zone. La leadeuse se sert de la radio pour partager son analyse politique sur la réalité sociale, un acte de grande importance lorsqu'on considère la longue liste d'injustices vécues par les communautés autochtones des Andes. Grâce à la radio, le travail d'Elsa se voit amplifié. La radio lui permet de mobiliser le public contre les exploitations minières, de dénoncer l'extrême droite et de revendiquer l'identité quechua de son peuple : « Nous devons également pouvoir nous informer dans notre propre langue, car nous sommes le peuple quechua de la nation K'ana. Au niveau national, il existe de nombreuses langues, plusieurs peuples, de nombreux peuples autochtones. Il faut donc informer en quechua, parce que nos droits sont entièrement violés ».

Elle utilise également cette stratégie pour dénoncer la criminalisation de la contestation sociale, nommément celle des personnes défendant la terre

Chakra (chakra en quechua)

Dans le contexte autochtone andin, la *chakra* est une petite parcelle de terre qui est à l'origine de l'alimentation. La diversité et la variabilité des cultures andines ont forgé un ensemble de connaissances pendant des milliers d'années. Il s'agit d'une série de rituels d'agriculture festive, de secrets, des repas communautaires, entre autres. Le lieu où ces rituels se déroulent est ce que l'auteur Grimaldo Rengifo appelle un « artefact bioculturel nommé *chakra* ». Les cultures de la *chakra* répondent à un calendrier agricole lunaire et solaire, selon lequel la terre est considérée comme un être vivant dont les cycles doivent être honorés.

et la dignité des habitant·e·s des Andes. Cependant, Elsa n'est pas seule ; avec sa voix et celle de ses compagnes, aussi défenseures, la radio se fait outil d'autodéfense. Avec lucidité et sans détour, elle raconte qu'elle est consciente de la discrimination dont sont victimes la population de langue quechua et les femmes comme elle. Elle le fait parce qu'elle vient des Andes péruviennes. Elle est donc au fait du paternalisme auquel la société métisse peut faire preuve à l'égard des populations autochtones. « Nous vivons dans les montagnes, mais ce n'est pas parce que nous sommes originaires de ces mêmes montagnes que nous [ne savons] rien », prévient-elle.



Crédit : Elsa Merma Ccahua, 2021

La pandémie a été porteuse d'importantes leçons en matière d'organisation sociale : « Nous traversons une période difficile, nous ne savions pas que cela (la pandémie) allait arriver, mais nous sommes ici ». Dans la zone de la province d'Espinar, qui est décrite comme un corridor minier, les problèmes liés aux sociétés minières telles qu'Antapaccay ne se sont pas fait attendre. Elsa souligne que des camions traversent continuellement la zone d'Espinar en transportant des minéraux pour le compte de différentes entreprises. Elsa ne se lasse pas de nommer les compagnies dont elle se souvient du nom : MMG Las Bambas, Hudbay de Chumbivilcas, ils passent tous par Espinar. Ni la pandémie ni le confinement n'ont réussi à ralentir le rythme accéléré des activités extractives dans le sud du Pérou. Cependant, Elsa et sa communauté refusent de rester les bras croisés. Ensemble, ils et elles sont descendu-e-s dans la rue, organisant une mobilisation populaire qui a duré vingt-quatre jours. Elsa explique clairement les motivations derrière cette mobilisation : « Nous avons manifesté pendant 24 jours parce que nous mourions de faim. En pleine quarantaine, pourquoi la compagnie minière aurait-elle un privilège alors que nous sommes enfermée-e-s et affamé-e-s ». Elsa fait référence à une réalité parallèle dans laquelle les règles de confinement ne

s'appliquent pas. Alors que les compagnies minières bénéficient d'une totale liberté de mouvement pour mener à bien leurs activités, « nous travaillons dans nos champs, mais nous nous sommes fait enfermer. Nous ne pouvions pas commercialiser nos produits et nous ne pouvions pas voyager parce qu'il n'y avait pas de moyens de transport ».

Elsa explique que les membres de sa communauté ont été complètement abandonné-e-s par l'État. « La campagne (région) a été oubliée », relate-t-elle. Face à la dévastation imposée par les compagnies minières, de nombreux paysan-ne-s ont été contraint-e-s de migrer vers la ville à la recherche de travail ; un acte qu'Elsa décrit comme une dépossession multidimensionnelle : dépossession de la terre, du travail et d'une vie digne.

En constatant le peu d'opportunités mêmes dans la ville, le peuple d'Elsa s'est organisé pour pallier la faim des personnes défavorisées en envoyant de la nourriture des campagnes vers les villes. Le témoignage d'Elsa laisse entrevoir les façons dont sa communauté s'est pleinement investie pour offrir des soins aux personnes devant affronter la pandémie en plus des stigmates liés au racisme et à la pauvrophobie. En ce sens, le groupe démographique de la leadeuse a été le plus négligé par les politiques

publiques. Les leçons de la pandémie sont claires pour Elsa : c'est le travail de la terre qui a permis de soutenir la vie à Espinar. Un travail qui passe par les soins. En effet, les conditions de la pandémie poussent Elsa et son peuple à se battre avec encore plus de détermination, car il n'existe pas d'alternatives.

« Pour nous, la réflexion apportée par cette pandémie est celle de continuer à vivre, de continuer avec encore plus de force, parce que sinon, qu'est-ce qui va nous sauver ? Notre inquiétude a surtout porté sur l'alimentation pendant la pandémie. (...) Nous, les femmes, nous continuons à prendre soin, nous continuons à protéger (la vie). Comment prenons-nous soin de tout ce qui nous entoure ? En travaillant dans les champs, puisque les hommes partent loin pour chercher du travail. Mais nous, les femmes, nous ne disons pas « les hommes s'en vont, donc je ne travaille plus, je vais seulement m'occuper de mon enfant », non. Nous nous occupons de nos enfants, nous travaillons la *chakra* et nous participons activement au sein d'organisations. Nous sommes toujours en train d'affirmer notre positionnement et de renforcer nos organisations, et nos compétences ».

Le témoignage d'Elsa met en lumière une réalité que les États coloniaux d'Amérique latine préfèrent ignorer : le fait d'être autochtone s'entrecroise à la négligence de l'État, une intersection dangereuse. Face à la propagation accélérée de la COVID-19 au Pérou, Elsa souligne que l'hôpital d'Espinar ne dispose pas de l'équipement nécessaire pour traiter les patient·e·s atteints par la maladie. Elle rappelle également les agressions racistes et discriminatoires que peuvent subir les Autochtones dans les cliniques : « Nous avons souvent été victimes de discrimination dans les cliniques et les hôpitaux, parce que nous sommes originaires des provinces des hautes Andes ».

À la négligence de l'État s'ajoute la déconnexion totale des dirigeant·e·s étatiques face aux réalités des communautés andines, ainsi que la corruption. Dans les villages des populations autochtones, les jeunes et les enfants n'ont plus accès à l'éducation depuis le début de la pandémie. Ceci en raison des contraintes du confinement et par le manque d'accès à la connectivité virtuelle. Les propos d'Elsa montrent qu'elle est consciente du fossé socioéconomique accentué par l'inaction étatique en pleine pandémie : « Nos enfants ont été abandonné·e·s [...] Le ministre de l'Éducation dit que des tablettes électroniques vont arriver. Ils disent aussi qu'ils vont donner des cours à la télévision, mais nous n'avons pas tous la télévision ». Cette réalité rend la simple promesse d'appareils électroniques complètement illusoire.

La désolidarisation de l'État se reflète dans d'autres domaines, tels que la distribution inégale et arbitraire des paniers alimentaires de base. Elsa raconte que ces paniers étaient à peine suffisants pour deux jours de nourriture. Elle précise avec indignation que les institutions publiques ont détourné les paniers : « Ils ont donné les paniers à leurs amis ». Divers fonctionnaires se sont partagé les rares ressources qui devaient être distribuées aux communautés, un acte qui témoigne des niveaux endémiques de corruption.

Grâce au travail acharné des dirigeant·e·s autochtones, la société minière basée à Espinar a été contrainte d'indemniser ses membres en vertu de ce qu'Elsa explique être un accord-cadre.

« Nous nous sommes fait entendre, nous avons reçu des bons de compensation, mais ils ont été contrôlés dans la mesure où ils nous ont présenté une carte avec un budget de mille soles. Cette même carte devait être utilisée dans les marchés spécialisés qui acceptent les cartes. Dans les communautés, nous avons des entrepôts, où personne ne possède ce système. Nous devons donc nous rendre à Cuzco, à Arequipa ou à Lima pour effectuer des échanges avec ces cartes. Aujourd'hui, l'entreprise se targue du peu qu'elle fait en utilisant les bons de compensation : « La compagnie minière de la province d'Espinar donne une prime de 1 000 soles en raison de la pandémie, mais cela n'a pas été facile », dit Elsa.

À la suite de ce petit triomphe, l'État a accusé les habitant·e·s de cette zone d'être arrogant·e·s pour avoir exigé le droit à une compensation aux dommages-intérêts. Des hôpitaux sans approvisionnement, des étudiant·e·s oublié·e·s, une répression du droit à la protestation sociale et un confinement qui ignore le quotidien des paysan·ne·s des Andes, tout ce qu'Elsa nous confie est un exemple frappant de la nécropolitique. Conceptualisée par Achille Mbembe, la nécropolitique constitue l'acte politique d'exposer les habitant·e·s d'un pays donné à une mort assurée.

Les femmes autochtones et paysannes soutiennent les communautés dans leur lutte pour la vie

Les femmes autochtones résistent, s'organisent, soignent : elles opposent la vie à la politique de mort, avec leur grande force de bouclier. Elsa explique que les femmes constituent la première ligne sur les différents fronts. Sur ce point, le lien entre soins et lutte est important, car, pour les femmes, les soins ont toujours été la première ligne de défense. « Nous ne nous

Olla común

La *olla común* constitue une manifestation collective de la solidarité au sein des communautés. Ces soupes populaires fournissent des repas aux familles défavorisées, mais elles sont aussi une manifestation de solidarité et de *grassroots politics* en temps de crise. Au Chili et en Équateur, par exemple, le travail des femmes dans les *ollas comunes* a ravitaillé les manifestant·e·s des grèves populaires d'octobre 2019. En temps de COVID-19, les communautés latino-américaines se sont également organisées pour soulager la faim générée par les niveaux très élevés de chômage et de précarité.

préoccupons pas seulement de la lutte à court terme, nous réfléchissons aussi sur comment nous allons nourrir les gens qui luttent. Nous, les femmes, avons préparé des *ollas comunes*³ pour les personnes qui luttent et nous avons toujours appelé au calme ; à ne pas succomber aux provocations de la compagnie minière, qui ramène de nombreuses personnes infiltrées pour semer la confusion, pour mettre fin aux luttes menées par les peuples autochtones ». Elsa et d'autres femmes comme elle reconnaissent l'importance du soin qu'elles portent à leurs territoires ancestraux, plus particulièrement dans le contexte de l'extractivisme et de la COVID-19. Les femmes des Andes comprennent que le travail de la terre est essentiel, « c'est ce qui nous sauvera tous·tes ». Ces soins concernent également l'alimentation, les réseaux d'approvisionnement se trouvant étroitement liés à la culture de la *chakra*, aux soins de la terre et de ses habitant·e·s. « Prendre soin » revêt ici un sens holistique. C'est pourquoi Elsa protège son peuple en diffusant des messages radio-phoniques spécifiquement en quechua, afin de préserver l'identité autochtone, car les médias traditionnels désinforment et alimentent des préjugés racistes. La radio devient alors un outil d'organisation permettant de consolider la communauté.

En écoutant Elsa, nous comprenons que prendre soin signifie aussi (se) défendre, revendiquer des droits et protéger. Dans le contexte des manifestations, Elsa nous raconte que des infiltrés ont perpétré des actes de violence contre les manifestant-e-s. Les femmes subissent une double violence pour avoir osé occuper l'espace public afin de revendiquer leurs droits. Les sévices physiques et sexuels sont dénoncés par la leadeuse et ses consœurs. Il s'agit des plaintes qui restent toujours sans réponse de la part de l'État. Elle dit que les femmes sont traitées de « fainéantes » pour avoir participé aux manifestations. Cette expression incarne tout le mépris public qu'elles subissent, en particulier en tant que femmes autochtones, lorsqu'elles décident d'abandonner le rôle assigné par les systèmes d'oppression. Tout cela, car elles sortent de la sphère privée (le foyer) pour aller aussi dans la sphère publique (la mobilisation sociale dans les rues). Or, elles le font pour réclamer leur dignité.

Médecine ancestrale et réseaux de solidarité entre nations autochtones de diverses régions : une autre expérience d'apprentissage

Des communautés comme celle d'Elsa ont tenté de pallier la pandémie à travers la médecine traditionnelle, car se rendre à l'hôpital représente un risque de mortalité très important pour les populations précarisées. « Plusieurs sont mort-e-s en attendant leur tour (pour être soigné-e-s). Nous n'avons pas d'ambulances, pas d'oxygène, nous avons peur d'aller à l'hôpital ». Dans ces conditions, la crainte ressentie par Elsa est compréhensible. Qui plus est, Elsa affirme que la médecine traditionnelle a sauvé de nombreuses personnes de la COVID-19.

La lutte d'Elsa et de ses compagnes y est renforcée par les nombreuses leçons acquises au cours de la gestion de la pandémie. À titre d'exemple, la culture du troc avec les communautés éloignées a pu être rétablie, et les canaux de communication entre les peuples autochtones ont pu être redynamisés. Avec les médicaments de l'Amazonie, Elsa dit avoir guéri de nombreuses familles d'Espinar et d'autres régions à travers le Pérou. À Cuzco, les connaissances liées à la médecine ancestrale sont venues au secours de cette population.

Elsa explique comment les soins impliquent d'abord la protection des corps des femmes, de la terre et de la vie : « Nous, les femmes, pensons à nos enfants, à celles et ceux qui viendront. Nous devons leur laisser un environnement sain, comme nos grands-mères nous l'ont laissé. Comme elles nous ont laissé leurs connaissances et leurs luttes ». Dans le style des défenseuses de la vie, Elsa évoque l'émancipation universelle comme le grand héritage des femmes : « La pensée (émancipatrice) des femmes est pour tout le monde, non seulement pour les femmes, non seulement pour une famille. Elle existe pour tous-tes, mais surtout pour les populations marginalisées ».

Comment les femmes envisagent-elles l'avenir en période de pandémie ?

La leadeuse affirme qu'elle continuera à défendre son territoire contre le pillage capitaliste :

« Nous ne voulons pas d'autres décès, nous voulons être certaines d'avoir accès aux soins de santé. Nous ne voulons pas voir davantage

État (néo) colonial

En Amérique latine, l'État est de nature (néo)coloniale, car il a été construit aux dépens des peuples autochtones. Dans la plupart de ces nations, la population *mestiza* (nommée *criolla* pendant la période coloniale) a concentré entre ses mains l'essentiel du pouvoir, sans les peuples autochtones⁴.

de familles défavorisées qui meurent de faim, nous ne voulons plus voir tout cela. Nous voulons la paix, la tranquillité. (...) Nous ne voulons plus voir ces pays qui veulent nous piller. Nous, les peuples oubliés ».

Elsa et la radio sont une combinaison parfaite, le moyen de diffusion étant l'outil pour convoquer la liberté à travers la parole.

Pamela Moya Carrera est étudiante au baccalauréat en sciences politiques à l'Université de Sherbrooke. Elle a vécu aux États-Unis pendant deux ans, ce qui lui a permis de prendre conscience de la façon dont les politiques migratoires affectent les gens du Sud global, en particulier les femmes. Ayant grandi en Équateur et y ayant laissé la plupart de sa famille et ami-e-s lors de son immigration au Canada, elle se décrit comme un « pont entre deux mondes » en référence à l'ouvrage « This Bridge Called My Back », une compilation d'écrits radicaux de femmes racisées auxquelles elle s'identifie.

Notes

1 Article issu d'un entretien entre la défenseuse Elsa Merma Ccahua et l'équipe du CDHAL en juin 2021

2 Martínez-Padrón, Oswaldo; Carmen Trujillo et al (2019). « Saberes matemáticos ancestrales de una chakra andina », *Revista Espacios*, n. 36, vol. 40, en ligne : <https://www.revistaespacios.com/a19v40n36/19403615.html>; Santillán, María Laura et Luis Fernando, Chimba Simba (2016). Ishkay Yachay : *Propuesta de educación intercultural bilingüe para vigorizar los saberes ancestrales andinos en equi-*

valencia con la modernidad, Yachay Wasi, p. 26, en ligne : https://docplayer.es/26928156-Maria-laura-santillan-santillan-luis-fernando-chimba-simba.html?fbclid=IwAR1YFgtp_tt4oyIcngHVIHbxG8vH-HNUzyup2EV1qlfBY3QQWal2kncBlOrg

3 Apablaza Riquelme, Marta et Apablaza, Marta (2021). « The resurgence of "Ollas Comunes" in Chile: Solidarity in times of pandemic », *DDR Danish Development Research Network*, 7 avril, en ligne : [https://ddrn.dk/the-resurgence-of-ollas-co-](https://ddrn.dk/the-resurgence-of-ollas-co-munes-in-chile-solidarity-in-times-of-pandemic/)

[munes-in-chile-solidarity-in-times-of-pandemic/](https://ddrn.dk/the-resurgence-of-ollas-co-munes-in-chile-solidarity-in-times-of-pandemic/); BBC News Mundo (2020). « Coronavirus : ¿ qué pasó con los estallidos sociales que sacudían América del Sur antes de la pandemia de covid-19? », *BBC News*, 29 juin, en ligne : <https://www.bbc.com/mundo/noticias-america-latina-53181485>

4 Pachon Simmonds, Oscar (2017). « Herencias coloniales en la formación de los Estados del espacio latinoamericano », *Perspectivas Sao Paulo*, vol. 50, p.11-129.